

théâtre

LES RAFFALÉS

Damien Saurel



HYPALLAGE

EDITIONS

Du même auteur

Athénaïs

(Tragédie, Hypallage Editions, 2014)

Les Aigles du Portugal

(Roman historique, Hypallage Editions, 2014)

Ludivine Mustier

(Nouvelle, Hypallage Editions, 2014)

René Plantin

(Roman, Hypallage Editions, 2014)

Les Marches du Nord

(Fantasy, Hypallage Editions, 2014)

Les Trois Lunes pendulaires

(Fantasy, Hypallage Editions, 2014)

Apocatastase

(Essai, Hypallage Editions, 2014)

Le Spectricide

(Essai, Hypallage Editions, 2014)

Les Enlumineurs de cauchemars

(Essai, Hypallage Editions, 2014)

Damien Saurel

LES RAFFALÉS
(tragédie)

Hypallage Editions

Hypallage Editions

16, rue de la Marne, 06 500 Menton

Édité sur Internet le 7 mars 2014

Prix : 4,75 €

© 2014 Hypallage Editions

Tous droits réservés

ISBN : 978-2-37107-000-4

Dédicaces

« Je ne puis plus, baigné de vos langueurs, ô lames,
Enlever leur sillage aux porteurs de cotons,
Ni traverser l'orgueil des drapeaux et des flammes,
Ni nager sous les yeux horribles des pontons »
(Arthur Rimbaud, *Le bateau ivre*)

À mes ancêtres corsaires de Sainte Adresse

À Jean Marais, tuteur onirique

À Elizabeth Viallet, ma mécène

*À Claude Cahun, à Mesdemoiselles de Maupin, de Lastic et
de Glapion, à Tamaburo Bando, à Arturo Brachetti, à
Pierre Loti, à Noël Herpe et Miss Knife*

*À Liao Yiwu et à toutes les victimes des Laogai et autres
Laojiao*

Sommaire

<u>Du même auteur</u>	02
<u>Mentions légales</u>	04
<u>Dédicaces</u>	05

<u>Les personnages</u>	07
------------------------	----

ACTE I	
<u>Scène 1</u>	09
<u>Scène 2</u>	10
<u>Scène 3</u>	13
<u>Scène 4</u>	18
<u>Scène 5</u>	24

ACTE II	
<u>Scène 1</u>	28
<u>Scène 2</u>	30
<u>Scène 3</u>	32
<u>Scène 4</u>	39

ACTE III	
<u>Scène 1</u>	43
<u>Scène 2</u>	45
<u>Scène 3</u>	48
<u>Scène 4</u>	52
<u>Scène 5</u>	54
<u>Scène 6</u>	56

ACTE IV	
<u>Scène 1</u>	59
<u>Scène 2</u>	63
<u>Scène 3</u>	68
<u>Scène 4</u>	72

ACTE V	
<u>Scène 1</u>	74
<u>Scène 2</u>	77
<u>Scène 3</u>	80
<u>Scène 4</u>	87
<u>Scène 5</u>	89
<u>Scène 6</u>	96

Les personnages

Pierre Chéri : jeune matelot échoué aux pontons depuis trois mois (au choix, pour un beau jeune homme à travestir, ou pour une jolie actrice, ce qui constituerait alors un travestissement du rôle).

Julien le Raffalé : sur le ponton « Le Centaure » depuis dix mois.

Louis Garneray : ancien lieutenant de Surcouf, peintre, traducteur et dramaturge, aux bagnes flottants depuis 1808.

Jean-Bernard Gardin : ancien capitaine de Dragons, raffalé sur « Le Centaure » depuis quatre mois.

Pamela Openseal : amoureuse du Capitaine Gardin.

Le Coroner de Portsmouth

Trois ou quatre porteurs de bière

Le Chœur des Raffalés : leur nombre est indéterminé.

Personnages évoqués, mais non représentés :

Angélique : fiancée de Pierre Chéri, restée au Havre.

Gilhouët : prisonnier de la batterie n° 2 du « Centaure »,
couturier de marine.

Hudson : Lieutenant de vaisseau, commandant du
« Centaure ».

Erskin : Lieutenant de vaisseau, commandant de « La
Protée ».

Howard Stillmak : rival malheureux du Capitaine Gardin.

L'action se déroule en 1813, au fond d'une cale du vaisseau
désarmé « Le Centaure », transformé en prison flottante à
l'ancre dans la rade de Portsmouth.

[Retour début](#)

Acte I, Scène 1

Didascalies : le rideau s'ouvre sur un fond de cale, où dorment des prisonniers nus, blottis les uns contre les autres à même le tillac, tous couchés du même côté dans le même sens...

Quand, soudain, s'élève la voix de celui qui est en tête de file :

Prêts à changer de bord ?

Puis, après une courte pose, l'ordre :

Virez à bâbord, toute !

Et tous les Raffalés, comme un seul homme, de se retourner à gauche, en un mouvement d'une fluidité exemplaire. Le silence s'impose à nouveau... Les trois coups traditionnels frappés au théâtre résonnent ! Indignés, les Raffalés se redressent, en diverses attitudes désordonnées, pour parer à l'agression...

Le Chœur des Raffalés :

Qui vient nous visiter, au fond de notre soute ?

Retour début

Acte I, Scène 2

Propos à répartir entre les Raffalés. D'une porte étroite (côté jardin), on leur tend une malle. Les points de suspension indiquent le temps requis à l'apparition et à la circulation entre leurs mains des différents accessoires extirpés de la malle.

Des voix parmi le Chœur des Raffalés :

Une paire de bas... en pure soie tissée...

Deux jarretières bleues... jusqu'aux genoux hissées...

Avec nouage au dos, un corset en satin...

L'armature en osier d'un vieux vertugadin...

Et voici, maintenant, du panier les bretelles...

D'amples jupons ourlés d'ouvrages en dentelle...

Qui bruissent dans le noir de frissons de frou-frou...

De la poudre de riz... et du fard à joues roux...

Poudrée et parfumée, une jolie perruque...

Une guimpe fluide égayant gorge et nuque...

À un juge emprunté, un manteau en velours,

Lourd, d'hermine bordé comme un habit de cour...

De longs gants satinés qui montent jusqu'aux coudes... Un

tour de cou piqué d'un camée en Wedgwood...

Des cothurnes vernis montés sur talons rouges... Animés

malgré toi, frêles nefs où tu bouges!...

Les objets continuent de circuler et d'être détaillés et manipulés, qui enfilant un bas, qui un gant, qui glissant à sa jambe une jarretière, qui chaussant les cothurnes, qui

coiffant la perruque, etc.

L'inventaire est-il donc, cette fois-ci, complet ?...

Rien ne vient plus des ponts se voir complimenter ?...

À son corps défendant, dans notre sépulture,

Qui peut bien revêtir une telle parure ?

Julien le Raffalé :

Ô notre Goélette, ô toi qui chez nous dors,

Sors de ton lourd sommeil pour recueillir les ors

Descendus aux bas-fonds, dans l'enfer de notre antre.

Toi qui seras bientôt du spectacle le centre,

Revêts tous les effets de ta gloire à venir.

Devant notre chagrin, ne viens plus éblouir

Notre infâme retraite, où toute lueur vraie,

Définitivement, nos cœurs meurtris effraie.

Artiste de ton sort, dirige donc tes pas

Hors de ce lieu maudit paré de ces appâts.

Harmonieux enfant, qui aujourd'hui dédaigne

Notre protection, vers un étrange règne

Avance conquérant, pour la femme incarner.

Quitte sous les flambeaux nos regards décharnés...

Tous ces accoutrements à celui-là reviennent :

Qu'il s'habille hardiment pour retrouver l'hygiène

D'un séjour plus serein, d'un air meilleur, plus sain.

Nous l'avons préservé très pur en notre sein :

Notre souillure, ici, repoussa leurs envies

D'un attentat contre sa pudeur ou sa vie.

À leur concupiscence hormonale l'avons

Extirpé, puis caché ; couvert de nos haillons,

Pour un des nôtres cru, il partagea nos miasmes

Quand nous partageons son puissant enthousiasme.

Voici venu le jour, où l'échange prend fin.
La preuve est faite que notre désir défunt
Fut capable d'aimer d'un ultime feu libre.
Sur le fil du rasoir nous gardions l'équilibre
De notre humanité face à leur oppression.
Avec grâce, sois en la dernière expression !
Devenus serviteurs, chers amis Philadelphes,
Déposons son sésame aux pieds de l'espiègle elfe ;
Ensemble sans tarder, portons-lui ses atours
De soie, de lin, de bois, de satin, de velours.
Participons aussi au soin de sa toilette :
Parfaisons le prodige enchantant sa silhouette.
*Les Raffalés se dirigent ensuite vers une tenture, au fond
de leur cale, derrière laquelle réside leur protégé.*

[Retour début](#)

Acte I, scène 3

*Louis Garneray (qui fait son entrée) et Julien le Raffalé.
Louis Garneray est en tenue orange de bagnard avec au dos
les lettres peintes T.O. (Transport Office).*

Louis Garneray :

Ma Frégate est-elle pour la scène affrétée ?

Julien :

Dans la cale sèche à votre regard ôtée,
Sa carène reçoit un bricage éclatant.

Louis Garneray :

Tout ce qui compte c'est qu'elle soit prête à temps.

Julien :

Il n'est pas encor' prêt et vous l'appellez elle !
N'avez-vous jamais craint qu'il ne perde ses ailes
Dans le feu de l'action ?

Louis Garneray :

Le risque est calculé :

Pierre a un charme fou, le don d'être adulé.

Vous l'aviez bien compris, vous qui le dérobatés.

Julien :

Afin qu'il ne soit pas des pulsions l'acrobate,
Des phantasmes du bord la victime des ponts !

Louis Garneray :

Nous allons l'arracher à l'horreur des pontons :
Oui, tous les deux, Julien, au pari esthétique,
Moi, combinant les mots, vous, donnant la réplique,
Nous devons lui offrir la possibilité
D'épanouir ailleurs sa personnalité.

Julien :

Je vous savais l'auteur de tableaux de marine,
Dont les bourgeois du port, vos clients, font rapine...

Louis Garneray :

Je dois bien avouer que malgré le vil prix
Qu'ils m'en cèdent ainsi je vis de leur mépris.

Julien :

Je vous connais aussi, à votre bénéfice,
Traducteur officiel pour le Transport Office.

Louis Garneray :

Si j'en tire profit, c'est vraiment par besoin :
« On se bat pour ce que l'on possède le moins ! »

Julien :

Lieutenant de Surcouf ! je connais la formule !
C'est l'honneur ou l'argent : les deux ne s'accumulent.
Ce que je veux savoir, Monsieur Garneray,

Peintre bilingue élu de l'ennemi anglais,
C'est si votre talent vaut chez les dramaturges ?

Louis Garneray :

Pour apaiser Albion, l'œuvre a subi des purges...

Julien :

Mais qu'aviez-vous besoin au texte d'infliger
Toute cette censure ? Osez donc fustiger
Nos geôliers anglais qui le français n'entendent !
Qu'au moins nos petits gars tout grand l'oreille tendent
Pour ouïr la vérité !

Louis Garneray :

Fi des sévérités !

Face au morne horizon, offrons-leur de l'espace...
Éloignons-les un peu de leurs tourments rapaces.
Las de leur condition... Donnons-leur à rêver,
Plutôt à s'évader qu'à toujours s'énerver.
Et puis la vérité, de nous tous est connue...

Julien :

Mais non, je vous parlais de la vérité nue.

Louis Garneray :

Celle des Raffalés qui vivent en Adam ?
Qui du scorbut épris n'ont plus aucune dent ?

Julien :

Certes, nous n'avons plus vêtue ni quenottes ;
Cependant, souffrez que notre esprit ne radote,
Comme le vôtre fait, de vicieux espoirs !

Louis Garneray :

J'admets ne plus vouloir tout voir et peindre en noir.
De plus en plus souvent pour les îles j'embarque,
Mes pinceaux me vengeant du royaume des Parques.

Julien :

Seriez-vous disposé, pour fixer la leçon,
Le chevalet à terre, à peindre « nos » pontons ?

Louis Garneray :

C'est mon vœu le plus cher et cela voudra dire
Que je suis parvenu à traverser le pire...
Alors, dans mon transport, au retour des couleurs,
Sur la toile je veux vaincre mon vieux malheur.

Julien :

Oui, peignez, Garneray, peignez le baigne infâme
Quand vous en serez loin... Mais y étant, la flamme
Ne se peut peindre, en vrai, qui nous tient en enfer !

Louis Garneray :

Quoi qu'il puisse en coûter, nous sortirons des fers.

Julien :

Vous n'avez pas voulu de notre tragédie
Rendre l'âpre remords, la fatale ineptie.

Louis Garneray :

Je vous l'ai déjà dit : par sa vie exalté,
J'ai été porté par un vent de liberté :
De son vœu d'évasion, qu'une belle romance,
« La fiancée du Havre », en inspire la chance !
Et nous commencerons en beauté, et sans heurts,
Avec Pierre Chéri, pour son plus grand bonheur,
Le cycle inachevé des fuites réussies...

Julien :

Des châteaux en Espagne aux neiges de Russie !...

Louis Garneray :

De la France on ne doit ainsi désespérer,
Des victoires encor' seront à célébrer
Qui scelleront aussi le jour de délivrance
De tous les prisonniers...

Julien :

... Mais dans quelle échéance ?
Le temps de remonter le cours accidenté
Des revers, nous avons, pour notre liberté,
Plutôt à espérer défaite que victoire !
Que vous nous annoncez d'un ton fort péremptoire.

Louis Garneray :

Brisons là ! Retrouvons du théâtre l'emploi,
Et que seul le plaisir sur nos cœurs fasse loi !

[Retour début](#)

Acte I, scène 4

Apparition de Pierre Chéri...

Pierre Chéri :

Que pensez-vous de moi... pour donner la réplique ?
Serai-je crédible dans la peau d'Angélique ?

Louis Garneray :

Après un moment de stupéfaction...

Tourne... Tourne sur toi, s'il te plaît, que je voi[e]...
Combien l'illusion... est complète au pavois !

Julien :

Ne lui manque-t-il pas... sur le dos quelque chose ?
N'y a-t-il pas ici dans la tenue qu'il ose
Comme une incitation trop forte à... l'émotion ?
À l'évidence il faut une autre précaution...

Louis Garneray :

Où avais-je la tête ? Une robe est fin prête
Dans laquelle Chéri sera parfait... parfaite !
La dernière retouche y est donnée là-haut
Pour habiller de blanc notre jeune héros
Par le vieux Gilhouët, couturier de marine.
Robes ou perroquets, voiles ou crinolines,
De fil en aiguille on maîtrise les deux arts.

Julien :

Je vois que vous n'avez rien laissé au hasard.

Louis Garneray :

Se tournant vers Pierre :

Nous irons compléter ensemble ta parure

Afin que Gilhouët l'ajuste sur mesure.

Mais à présent, t'en prie, marche encor' devant nous...

Allonge ta jambe, ploie, déploie tes genoux.

Pierre Chéri chaloupe un peu sur ses talons

et sous le poids de la corbeille ceignant ses reins.

Tourne encore, veux-tu?... Risquons même une volte !

Julien :

Sa prestation va nous valoir une révolte !

Louis Garneray :

Qu'il transporte gaillard son postérieur houleux !

Pierre Chéri :

Je traîne avec effort l'attirail fabuleux

Qui m'emportera loin... Au rôle je m'accroche.

Louis Garneray :

L'heure de ton envol pas à pas se rapproche...

Essaye encor', veux-tu, devant nous quelques pas?...

Sur scène il restera inerte en ses appas.

Julien :

Sa voix le trahit moins que sa lourde démarche...

Louis Garneray :

À son timbre évident adhérera notre arche !

Se tournant vers Pierre Chéri :

Il faut que tu puisses marcher sur ces talons

Car tu devras encore exploiter le filon

Pour bien quitter le bord, toujours vêtu en femme,

Au bras de ton galant. De peur que tu te pâmes,

Il te tiendra serré(e) contre lui très ému,

Et d'un commun élan tous les deux serez mus...

Julien :

Et qui est ce galant ? Cette proie déjà mûre ?

Pierre Chéri :

C'est un homme très riche à ce que l'on murmure.

Louis Garneray :

Je l'ai subtilement bien travaillé au corps

Et pour notre Chéri(e) il est tombé d'accord.

Julien :

Comment avez-vous pu parfaire l'équivoque ?

De l'évasion de Pierre hisser si haut le « phoque » ?

Garneray, expliquez !

Louis Garneray :

Je l'ai vu paniquer

Lorsqu'il m'eut acheté un beau jour une toile

Osant me demander au final, sous le voile

Du secret, « s'il se put que je peignisse un nu ? »

De ma surprise enfin tout à fait revenu,

Le poussant à dessein par sa sottise faiblesse
À trahir de son cœur le fond, avec hardiesse,
Je lui répondis qu'à la représentation
Je préférerais de loin le modèle en action !
« Comment donc, demanda ce nigaud, dans le bague
Pouvez-vous dénicher l'idéale compagne ? »
Je rétorquai, malsain, pour lui damer le pion,
Qu'il y avait ici de fort jolis garçons !
Ce à quoi l'animal, résident à Portsmouth,
M'avoua qu'il bandait à la vue des beaux mousses.
Lui expliquais alors, étant un peu malin,
Qu'il y avait moyen de s'en attacher un.
Le voulant bien ferré, je poussai l'avantage...
Mais avant, nettement, d'en dire davantage,
J'évoquais à mi-mot d'un troublant matelot
La figure affectée... Qu'à emporter le lot,
Il faudrait cependant de l'argent, de la ruse,
Un décor, un costume et le concours des Muses.
C'est ici que Pierre entrait dans mon projet :
Je le lui décrivais, pour parfaire l'objet,
Tel un page charmant de l'Ancien Régime,
Contre la loi de Dieu, complice pour ce crime...
L'autre n'en pouvait plus, sur place trépignant,
Refoulant ses pensées, plusieurs fois se signant,
À nouveau frémissant, repoussant l'abordage,
Puis à la fin, vaincu, me demandant ton âge !

Julien :

Mais vous confiez notre ange à un joli pervers !

Pierre Chéri :

Mais je suis prêt à tout sauf à vivre un revers.
Oui, parce qu'il me faut revoir mon Angélique
Dans les plus brefs délais, porterais la supplique
Jusqu'aux pieds du Démon s'il se pouvait qu'il fût
Et qu'il m'aidât vraiment. Mais en cas de refus
De votre part, ici, dans ma pressante affaire,
De me porter secours... j'ai résolu de faire,
En un geste fatal, contre moi l'attentat !
Déchirant ce cœur plein, trop plein, qui se débat
Sans pouvoir se répandre en son amour sublime
Dans ses bras, dans ses yeux, le versant à l'abîme !
Et voyez de quel sang, vivant, j'étais pétri !
*Tirant un poinçon de sa jarretière et menaçant de s'ouvrir
les veines avec ou de s'en poignarder le cœur !...*

Julien :

Voyez comme il est vif !

Louis Garneray :

Holà ! Pierre Chéri !
Les Raffalés et moi, face à votre misère,
Toujours avons été pour vous comme une mère.
Nous ne pouvons, non plus, croire à votre décès,
Quand nous espérons tous, pleinement, le succès
De ce dispositif d'évasion théâtrale.

Julien :

... Espérant bien aussi que ne soit point fatale
La rencontre au sommet avec cet animal
En rut, sur nos malheurs cultivant un grand mal.

Pierre Chéri :

Rassurez-vous, Julien, ne craignez pour ma vie,
Craignez pour la sienne emportée par l'envie :
S'il est trop empressé à quêter mes faveurs,
Je saurai d'un surin refroidir ses ardeurs !
Brandissant encore le poinçon !

Louis Garneray :

Tout doux, tout doux, Chéri ! Pensez donc que vous êtes...
Une délicate femme en tout point parfaite.

Pierre Chéri :

Oh ! Pardon. Car je suis Angélique aujourd'hui ;
Et Dieu sait comme elle est en bonté le produit !
Elle n'oserait pas menacer de cette arme...
Mais que dis-je ? affreuse âme indigne de ses larmes :
La pensée de tuer n'aurait pu l'effleurer !
Maintenant, tout à fait comme elle, vais pleurer...

Louis Garneray :

Pierre !... Pierre ?... Voyons...

Julien :

Je crois qu'il tient le rôle !

[Retour début](#)

Acte I, scène 5

Louis Garneray :

Traversant les parois des ponts de notre geôle,
Avez-vous entendu quatre coups de sifflet ?

Julien :

Non, rien. Rien du dehors mon oreille a giflé.

Louis Garneray :

Pendant que nous parlions, l'attention requise
Nous aura fait défaut... Quelle est l'heure précise ?

Julien :

Mêmes les sons stridents ne parviennent à nous ;
Sommes du monde ici loin de tous les remous.
Quant à l'heure, vivons comme des métronomes :
Nous occupons le temps, du lever jusqu'au somme,
Comptant les secondes de la séquestration,
Sourds à tous les appels de l'administration [pénitentiaire] !

Louis Garneray :

Alors nous ignorons si c'est la promenade
Sur le pont supérieur pour tous nos camarades ?
Les batteries vidées, j'espérais profiter
D'un répit pour toucher avec vous Gilhouët,
Qui nous attend, tout seul, fidèle à ma consigne.
Or la métamorphose engendrera un cygne

Si nous savons garder notre Pierre Chéri
Hors de la vue d'autrui et du charivari.
En spectacle il sera offert à tous les hommes,
Triomphant sur les cœurs comme César à Rome !
Mais le moment venu, sur notre hideux radeau,
Aux trois coups attendus du lever de rideau.

Julien :

Si je vous saisis bien, la rêverie parfaite
Doit s'accomplir ici, en cette nef défaite,
Dans l'âme des marins...

Louis Garneray :

Nous parlons d'évasion :
Au propre, au figuré, le sens fait diversion !

Julien :

Vous élevez les mots en un grand stratagème.

Louis Garneray :

Je n'oublie pas, Julien, que vous devez vous-même
De votre nudité vêtir un vieux pourpoint
Pour correspondre au rôle, à l'emploi en tout point.

Julien :

Je me disais que nu j'arborais le bon sexe
Pour incarner l'amant sur scène sans complexes...

Louis Garneray :

Ne faites pas l'enfant ! Allez vous habiller
Pour le rôle en marin aussi chez Gilhouët !

Quant à toi, ma chérie, revêtu(e) de la mise,
Viens donc à ma palette en une touche exquise
Recevoir au visage un ultime ornement.

Pierre Chéri :

Angélique a le teint très délicatement
Peint, d'un bouton de rose une fraîcheur d'albâtre.

Louis Garneray :

Si c'est le cas, il faut des couleurs en rabattre...
N'a-t-elle pas la lèvre incarnate, autrement ?

Pierre Chéri :

Un fruit mûr plein de sang...

Louis Garneray :

Sublime, assurément !

Pierre Chéri :

Je suis prêt(e) à partir.

Julien :

Allons nous travestir !

Un Raffalé retient Julien par le poignet...

Qu'y a-t-il, Jean-Bernard ?

Jean-Bernard Gardin :

Il faudrait que l'on cause...

Julien :

Tu n'as pas l'air heureux...

Jean-Bernard Gardin :
Ne le suis et pour cause...

Julien :
Je monte me changer.

Jean-Bernard Gardin :
Je t'en prie, il le faut...

Julien :
À mon retour, alors...

Jean-Bernard Gardin :
Sans délai ni défaut ?

Julien opine du chef, puis sort rejoindre Pierre Chéri et Louis Garneray.

[Retour début](#)

Acte II, scène 1

Jean-Bernard Gardin :

Mes frères Raffalés ! Chers amis Philadelphes,
Non plus des parvis d'or de la cité de Delphes
Sous ces temples dressés aux colossaux frontons,
Mais du plus bas degré des terribles pontons,
– Seule, plus bas que nous, il y a la sentine ! –,
Va parler l'oracle des jours qu'on nous destine :
Fous ! Vous alliez placer la fête dans vos cœurs,
Oubliant de l'Anglais la tenace rancœur
Qui nous verse tout pur l'opium du théâtre
Pour mieux de nos troupeaux être l'infâme pâtre ;
Soit que vous trouviez doux votre séjour, soudain !
Méritant, à la fois, la honte et leur dédain
Pour avoir refusé de notre sort la lutte ;
Soit que vous avouiez aux “godons” votre chute
En leur réclamant plus, toujours plus, de loisirs,
De divertissements, de puérils plaisirs...
Notre situation, au contraire, réclame
Un front moral uni, qui sa révolte clame !
C'est notre dignité que nous abdiquons là :
Devons-nous bêtement en saluer le glas
Et avec l'opresseur rire d'un rire gai ?
C'est une farce que nous joue Louis Garneray
Qui travestit nos vies sous l'étoffe risible
Alors que nous avons jeté comme nuisible
Celle orange frappée des deux lettres T.O.

Imposant dès l'entrée sa marque sur nos dos.
Nous délestant du joug avons affirmé vivre
Tout nu plutôt qu'avec la tenue qu'ils nous livrent !
Mes frères Raffalés ! Retrouvons-nous au temps
Où nous prêtions unis notre absolu serment.

[Retour début](#)

Acte II, scène 2

Jean-Bernard Gardin :

Nous ne formons plus qu'un unique et pur destin,
Plus forts que le puissant cri de nos intestins !
Nos ventres par la faim malmènent notre corps...
Notre propre appétit à un plus grand encor',
Nous le voulons soumettre en un parfait accord :
Que le dépouillement soit chez nous un trésor,
Un art de vivre unis, solidaires en tout ;
De nos maux, de nos joies, nous ferons un atout
Si nous les accueillons en Chœur à l'unisson.
De nos forces taries, en un vœu, unissons,
La nudité, la maladie, l'infirmité,
Pour tenir entre nous en toute extrémité
Le pacte inviolé, ce serment prodigieux
Plus parfait que l'union des anges dans les cieux :

Le Chœur des Raffalés :

Suit le Serment des Raffalés.

« La nudité d'un seul, de tous le vêtement,
La détresse d'un seul, de tous le dénuement,
La pauvreté d'un seul, de tous propriété,
La démence d'un seul, de tous l'ébriété,
La guérison d'un seul, chez tous fièvre adoucit,
L'évasion d'un seul, de tous le raccourci,
La décision d'un seul, de tous le désaccord,
La maladie d'un seul, de tous est dans le corps !

Que tous aient liberté ou périssent aux fers
Pour le salut de tous ou rien sinon l'enfer ! »
Un silence d'après tonnerre envahit les lieux, éloquent!...
Et tous se dévisagent d'un farouche défi dans les yeux
sondant leur commune détermination.

Jean-Bernard Gardin :

N'avons-nous pas manqué, mes Frères, à la règle
En accueillant Chéri et Garneray l'espiègle ?
En acceptant d'un seul l'unique évasion,
N'avons-nous pas renié ce que nous avons
Juré ? Ô Raffalés, il fallait de Pierre,
Au lieu de céder à ses volages prières,
Faire indistinctement un condisciple offert
À notre Chœur souffrant !

[Retour début](#)

Acte II, scène 3

*Julien, qui vient de faire son retour habillé de pied en cape
parmi les Raffalés, réplique aussitôt.*

Julien :

Il n'a que trop souffert !...

J'ai très bien entendu ta tirade inflexible

Dont notre ami Pierre est distinctement la cible ;

Et puisque tu voulais que nous parlions, parlons !

Mais déjà vous avez accordé vos violons

Pendant mon petit tour, dans mon dos en coulisses...

Collégalement vos regards vous trahissent :

Chacun me dévisage à ce que j'entrevois...

Et d'une chose grave en excluant ma voix

Vous avez décidé : car vos yeux à ma vue

De concert se sont faits juge de ma tenue !

Allons bon, Raffalés, parlez, décidément,

De ce que vous avez sur le cœur...

Jean-Bernard Gardin :

... Je démens !

Avec toi nullement nous sommes en litige,

De notre Serment seul affirmions le prestige.

Julien :

Or je suis habillé et vous êtes tout nu...

Acceptez, pour le coup, de l'habit convenu

D'être tous revêtus et de jouer ensemble
La troupe des marins qui devant rien ne tremblent !
Du bandeau de borgne à la dure jambe en bois,
– Toute la panoplie du parfait hors-la-loi ! –,
Pirates, flibustiers, des mers la pire écume
Trouvent chez Gilhouët un adéquat costume.
Faites-y votre choix !

Jean-Bernard Gardin :

Sur ce point tu prends droit...

Julien :

Les termes renversons : « Que d'un seul la vêtue,
De tous les dits Frères modifie la posture ! »
Ajoutons à la règle un aménagement,
Sachant qu'il ne s'agit que de déguisements.

Le Chœur des Raffalés :

Sur notre nudité, quel audacieux trope !
Fermions un peu les yeux et devenons cyclopes.

Jean-Bernard Gardin :

Et pour la jambe en bois, doit-on taire la loi ?
« Qu'un seul membre manque, les autres n'ont le
droit De s'évader sans lui ! »

Julien :

Si je suis ta pensée,
Jean-Bernard, d'un bon mot devant nous dispensée,
Notre amoureux ami se sépare pourtant
De ceux là mêmes dont son évasion dépend...

Or, comment concilier de son amour la quête
Et notre idéal pur ? Mais cessons là l'enquête !
Car à notre famille il n'appartint jamais,
Et de notre serment ne porte le harnais.
Contre sa volonté, nous autres ses mentors,
N'allons pas retenir dans un si fâcheux port
Sa jeune et belle vie ?

Jean-Bernard Gardin :

Chez toi, Julien, domine
Le cœur non la raison, et c'est ce qui nous mine :
Car c'est ton seul désir que nous assouvissons
En libérant Chéri des chaînes sans façon.
Nous rompons notre lien pour ton seul bénéfice ;
Aurais-tu consenti à tant de sacrifices,
Toi, mon Frère, Julien, pour un autre que lui ?
*... S'ensuit un pesant silence, durant lequel le regard des
Raffalés pèse sur Julien...*
C'est au creux de l'écueil que son âme reluit
Et dans sa pureté que sa beauté te blesse.
En secourant Chéri, ce n'est pas sa détresse
Que tu veux éloigner, mais la tienne avant tout ;
Car enfin, tu l'aimes pour aller jusqu'au bout
Retrouver cet amour que toi tu vis se perdre !
Ne s'est-il pas noyé sous notre coque en cèdre ?

Julien :

C'était sous La Protée... Mais comment le sais-tu ?

Le Chœur des Raffalés :

Parle, Julien, parle !...

Julien :

Je me suis longtemps tu

Pour ne plus évoquer l'infidèle figure

Qui de notre amitié se fit un jour parjure,

M'abandonnant ici alors qu'il s'évadait.

Or nous avions vécu sous un unique dais...

Après une courte pause...

D'un Lieutenant de bord, je devins la « Frégate »,

Qui, me laissant ici, devait s'enfuir en hâte...

Son plan bien arrêté, seule encor' l'occasion

Recherchée lui manquait, repoussant l'évasion.

Malgré nos gardiens, sa prime tentative

Allait se révéler en tout point décisive !

Jamais il ne me fit part de sa décision

Et je n'imaginai jamais sa trahison...

La mienne craignait-il ? Mais quand bien même aurais-je

Su ses préparatifs, je n'aurais fait le siège

De sa personne pour, ici, le retenir ;

Peut-être aurais-je aimé à ses côtés partir ?

Sûrement, je nous eusse espérés tout deux libres,

Mais il devait savoir que je n'avais la fibre,

La force ni le cran d'accomplir cet exploit :

Car il envisageait jusqu'à un pont Danois,

À l'ancre dans la rade, une improbable nage,

En plein hiver, de nuit, et s'ouvrir le passage

De la coupée pour jouir de l'hospitalité

Des marins d'un pays dans la neutralité.

Il pensait y gagner un asile et des ailes...

Depuis lors les Danois sont nos alliés fidèles

Payant aussi ce choix désormais dans les fers,

Hier libres au vent, aujourd'hui en enfer !

Leurs nefes sont devenues, la voile affalée,
Des marins amarrés les prisons désignées.
De peur de déclarer officiellement
La guerre au Danemark, par ce vil manquement,
L'hostilité anglaise anticipait la prise
Des navires surpris dans la rade aux eaux grises...

Le Chœur des Raffalés :

Mais reviens-en, Julien, au cours de ton récit...

Julien :

Je m'étais arrêté à ce moment précis
Où il gagnait enfin du pont l'autre navire...
Le maître alors absent, à bord de son empire,
Son pouvoir tombait bas entre d'affreuses mains :
Le subrécargue avait, là jusqu'au lendemain,
Le pouvoir tout puissant sur les corps et les âmes.
Quand parla ce nain dieu, sa voix se fit infâme :
« Neutres sont les Danois, je ne veux vous livrer,
Je ne peux vous garder, sur l'onde dérivez ! »
C'était le renvoyer à une mort certaine !
Comme son sort aurait face au vrai Capitaine
Connu une fortune, un dénouement heureux !
Mais sous les fallacieux prétextes d'un peureux,
Il avait dû, transi, rejoindre encor' l'eau froide.
Par un suprême effort de sa volonté roide,
Il parvint à toucher de La Protée le bois,
Recherchant dans le noir pour couronner l'exploit
La faille en la carène empruntée à l'allée.
Dans le souffle angoissé de sa vie exhalée,
Il échangeait tout l'air contre un gros bouillon d'eau !

Son corps vint embrasser notre immonde radeau,
S'immobilisant là dans une étreinte hideuse.
La lumière du jour, faible, froide et laiteuse,
Allait bientôt trahir son corps sur notre flanc.
L'ignominieux Erskin, le long des vaseux bancs
Parsemant le chenal, fit tirer le cadavre,
L'exposant aux regards hagards de tous nos braves...
Il voulait pour l'exemple imposer par l'horreur
Sa férule et asseoir du pouvoir la terreur.
Tortionnaire maudit ! Vil Commandant Erskin,
Tombé entre mes mains, vous briserai l'échine !
Pour éviter au lâche officier l'attentat
Qu'exigeait la vengeance on me prit et porta
Du ponton La Protée sur celui du Centaure.
Le danger écarté, Erskin le matamore
Pouvait brandir sa loi et ses lourds châtiments,
Monnayer le respect de son être éminent,
Baïonnette et fusil aux ordres de son sceptre.
Mais je demeurerai pour lui toujours un spectre,
Tendu, prêt à bondir, vif, néfaste et fatal !
Julien s'emporte !
De tous ses oripeaux dépeçant l'animal !
Du rang la parodie, du pouvoir l'uniforme,
Dépouillant, dépouillant ! À sa plus simple forme,
Restituant son corps, dans le sang, dans le sang !...
Le rabaissant ! Le rabaissant ! Le maudissant !...
*Julien crache, et crache encore sur une imaginaire
dépouille ! Suivi par le lourd silence... grondant des
Raffalés, contaminés par la haine et le goût du sang !*

Jean-Bernard Gardin :

Tous ensemble jurons de bien tirer vengeance
De cet anglais Erskin né de la pire engeance !
Oui, mes Frères, jurons ! « Que la haine d'un seul,
De tous soit désormais le glaive ou le linceul ! »

Le Chœur des Raffalés :

Les Raffalés, unanimes, mais dans le désordre :
Je jure !... Jurons tous !... Moi aussi !... Je le jure !...
Puis tous en Chœur :
Nous jurons, par la mort, de répondre à l'injure !

[Retour début](#)

Acte II, scène 4

Jean-Bernard Gardin :

Nous allons à Erskin notifier son destin !
Quant à ce Danois qui de l'ami clandestin
Se permit de sceller le sien, il a sa peine :
Aux ponts de La Protée malgré moi on m'emmène ;
J'échoue là sur tes pas juste après ton transfert.
On parle haut de toi, de ton amant très fier,
Qui sous les yeux du bord défila en parade,
Par un pied, bras ballants, exhibé dans la rade...
Or, quelques mois plus tard, nous touchions deux Danois,
L'un et l'autre accusés d'un seul acte sournois ;
Pressée, l'autorité les expédiait au bagne
Où ils se défiaient, rivalisant de hargne,
S'accusant tous les deux de ce commun méfait
Pour avoir à la fin leurs fers aux pieds défaits !
Mais peut-on, sans erreur, établir, de foi sûre,
La culpabilité sans user de torture?...
Lorsque parle une voix, l'autre aussi lui répond,
Ensemble s'annulant au jugement du pont.
Pour nous convaincre enfin des paroles fictives
De l'autre ils entonnaient le chant de l'invective,
Exploitant le passé pour mieux se condamner...
Juges nous devenions du pécheur à damner !
Or, celui qui parlait le mieux notre langue
L'autre accusa d'avoir un naufragé exsangue
Fait rejeter à l'eau ! Mais pour l'accusateur,

Son insane excessif zèle calomniateur
Devait être fatal ! Car de toute évidence
Il se trouve être auteur de la dite sentence :
« Par votre présence, vous nous embarrassez...
Veuillez les lieux vider, le pont débarrasser !
Qu'il reprenne la mer, nous ne sommes en guerre
Ni contre la France, ni contre l'Angleterre.
Sa courte vie vaut moins que la Paix des Nations.
Qu'il reprenne à présent du bain la natation. »
À trop avoir parlé il donnait voix à l'autre
Qui n'y comprenant rien est salué des nôtres.
Le coupable Danois pour tout nous avouer
Est mis à la question et dans l'aveu roué.
Le menuisier du bord d'un travail le prétexte
De la poupe envoya au Centaure le texte
Des pieds de la table sur laquelle il œuvrait,
Modifiant les angles à l'insu des anglais,
Qui, jamais, n'ont compris comment de La Protée
Est à notre ponton l'information portée ?

Julien :

Je me souviens très bien du message reçu.
Combien j'ai médité, mot pour mot, là-dessus :
D'une hypothèse émise érudant tous les leurres,
La tournant, retournant, et ce durant des heures.
Je me trompais très peu lorsque j'extrapolais,
D'une idée déployant l'étendue des progrès ;
Et cela à partir de l'unique message
Délivré par la table au pont en retapage !
« Naufragé/refoulé/ami/Julien/vengé/
Subrécargue/Danois/crime/avoué/expié. »

Jean-Bernard Gardin :

De l'un de ses bourreaux est vengée sa mémoire.
Mais qui mettra donc fin à nos communs déboires ?...
Je voudrais, maintenant, Julien, te dire un mot
Pour t'expliquer le cours de nos destins jumeaux ;
Pour le Centaure aussi ai quitté La Protée
Sur décision d'Erskin et de l'Amirauté [e] !...
Père est maître cartier installé à Paris :
L'Empire et la Terreur ont servi d'alibi
Lucratif au métier en en changeant les têtes !
De ces nouveaux pouvoirs les figures complète
Ou découpe ou refait selon les lois du temps,
La mode respectant suivant l'événement.
Sa fortune ainsi faite il m'accorde son aide.
Pour éviter sa ruine autrement je lui plaide
Ma cause, de sa main des cartes réclamant,
Escomptant mon argent du divertissement.
Primé, l'infâme Erskin est élu Roi des piques,
Et pour son évacion et son départ épiques
Ton amant remplaça Lahir au jeu des cœurs,
Avec, pour souverain, des transferts le vainqueur,
Le commandant Hudson, du ponton Le Centaure.
Des Dames nos amours fournissent la pléthore...
Tâche à Paris faite à mon père d'équarrir
Les cartes renommées que l'on veut acquérir.
À mon tour deviens riche et un casino gère
Dans la place bornée de la dite galère !
Si mon activité d'abord calme le bord,
Elle y inscrit le vol et le crime pour l'or !
De ce commerce étais le tout premier coupable,
Les hommes devenant du pire entre eux capables.

Le divertissement des esprits a faussé
Le jugement ; or donc, je me suis défaussé
Des cartes qui, du reste à bord, sont interdites
Pour toutes les raisons précédemment décrites.
Depuis lors, nos espoirs se sont envenimés...
D'un bord à l'autre bord toujours encalminés,
Nous voici raffalés, liés au fond du bagne,
De nos biens dépouillés, ventre vide et sans pagne...
De la triste épopée tel est donc le fin mot...

Julien :

Seule la mort d'Erskin mettra fin à nos maux !
En vrai, se pourrait-il, et d'y penser j'en tremble,
Qu'Hudson ait invité les chefs dans leur ensemble ?
Celui de La Protée osera-t-il l'affront
De sa présence ici, aux planches du ponton ?

Jean-Bernard Gardin :

Dans le jeu du décor qu'à la pièce on consacre,
Sa mort passerait pour un pâle simulacre !

Julien :

Mais nous ne saurions meilleure occasion
Trouver... Pierre Chéri, dans la confusion,
Pouvant en profiter pour confirmer sa fuite....

Jean-Bernard Gardin :

Sur ce scénario callons notre conduite.

[Retour début](#)

Acte III, scène 1

Retour de Louis Garneray et de Pierre Chéri dans une éclatante robe blanche taillée dans la voile d'un phoc. Devant ses deux acteurs en costume, le dramaturge expose son art poétique.

Julien :

C'est la dernière, enfin, de nos répétitions !

Louis Garneray :

Permettez que j'attire encor' votre attention :
Dans les théâtres sont bien des choses permises
Mais je n'en retiendrais que peu pour vous admises...
Quand vous avez appris vos tirades par cœur,
Votre phrasé fut-il du jeu à la hauteur ?
Je ne crains pas que Pierre incarne une Angélique
Au cœur dénaturé, mais il faut qu'il s'applique
Pour rendre sa voix pure à son élocution.
Des syllabes il faut faire la distinction,
Nettement, lentement, mais sans excès du terme,
Rendant de chaque vers le rythme qu'il renferme.
De vos alexandrins, travaillez la diction,
Ne les déformez pas par l'ajout d'émotions,
Assurez les liaisons, respectez la cadence ;
À l'hémistiche à temps, prenez avec aisance,
À la moitié du vers, d'un souffle le repos.
D'intonations outrées chassez les oripeaux :

En son verbe l'enjeu par lui-même s'explique ;
Là, sur le sens des mots fondez votre supplique,
Avec application, sans exagération,
Plaçant en leur vertu la force de l'action...
Que ces bases posées soient pour vous fondatrices.
Pierre, écoute-moi bien : le texte est à l'actrice
Ce qu'est à Sébastien la flèche aiguë de l'arc,
Ce qu'à Racine doit la Marquise du Parc.
Au fil des mots du vers d'aucuns traits ne t'esquive,
Pour les bien prononcer reste sur le qui-vive !
Marquant une pause et pour conclure :
Pour des âmes capter le subtil mouvement,
Touchant à l'indicible en son surgissement,
Les mots valent mieux que nos sentiments lyriques.
De cette primauté, rendons grâce aux Classiques.
Et tous de s'incliner avec force révérences.

[Retour début](#)

Acte III, scène 2

Louis Garneray :

Chers acteurs, commencez votre répétition !
Mais rappelez-vous bien mes recommandations :
Appliquez-vous au soin d'articuler le texte.
Il n'y a même pas à saisir le contexte.
Pouvons-nous commencer ?

Pierre Chéri :

Déjà mon cœur bondit
Dans sa poitrine aussi... J'en suis tout ébaubi !

Louis Garneray :

Non, reviens au texte ! Sur ses pieds tient sa lettre !
Quitte le sentiment ! Aux seuls mots se remettre !

Pierre Chéri :

Mais elle vit en moi comme en elle je vis.

Louis Garneray :

Conservons calme et paix donnés en préavis.
Tentons la chose avec la scène d'ouverture.

Pierre Chéri :

Enfin discipliné, il acquiesce au vœu du metteur en scène.
J'assure à chaque vers des mots la couverture...

Louis Garneray opine du chef en signe d'assentiment et, d'un geste prévenant, l'invite à se lancer...

Angélique :

« Ô Pierre, ô mon ami, que puis-je dire encor'
Pour retenir ici près du mien votre corps ?
Je vous sens déjà loin... Et bien qu'en ma présence,
Votre esprit vagabonde ailleurs dans la distance...
Vous voguez, avouez, vers d'infinis confins.

Pierre (Julien) :

Ce voyage envoûtant, j'avoue, sera sans fin
Si je ne l'entreprends... Je vois, cela vous navre...
Je vous reviendrai fier et libre au port du Havre.
Car enfin, comment puis-je emporter votre cœur
Si je ne quitte point des yeux votre douceur ?
Les hommes sont marins s'ils prétendent être homme !
Nulle femme ainsi peut réclamer là tout comme
L'amant sans le héros, la vie sans le courage !
Comment l'amour peut-il refuser ce voyage ?

Angélique (Pierre) :

Mais nos corps sont vibrants que l'on veut séparer ;
Le désir si puissant qu'il veut accaparer
Son beau fruit sur l'instant. Voyez mes mains, qui
tremblent...
Elles veulent nous voir dès maintenant ensemble.

Pierre (Julien) :

Si le fruit nous attire il n'est pas assez mûr :
L'épreuve de la mer me rendra bien plus sûr.

Angélique (Pierre) :
Si elle vous rend vif...

Pierre (Julien) :
Éloignons les motifs
De tant de vaines craintes.

Angélique (Pierre) :
En rien ma peur n'est feinte,
Car tous les océans arrachent des marins
Au cœur des fiancées qui les guettent en vain.

Pierre (Julien) :
Notre amour, s'il est pur, à vaincre se destine.
En son nom qui le nie plutôt le mésestime.

Angélique (Pierre) :
Mais je vous aime, Pierre !

Pierre (Julien) :
Alors, laissez-moi fuir !
Pour un ardent retour où l'on pourra s'unir.
Pierre Chéri se met à pleurer...

Retour début

Acte III, scène 3

Pierre :

C'est déjà trop d'un seul qui souffre en solitaire,
Quand ce serait les deux, comment régler l'affaire ?

Louis Garneray :

Bon, soit ! N'arrête pas ! Sur la crête du vague
À l'âme vogue aussi. Mais en rien ne divague.
Enchaîne donc plutôt avec la scène II.

Angélique :

« En une peine unis, souffrons d'un même aveu. »

Louis Garneray :

Tu as sauté un vers, malheureux. Continue !

Angélique :

« Ma chair même drapée sans ses mains est bien nue. »

Louis Garneray :

Tu en as passé cinq, cette fois-ci, d'un coup !

Pierre (Angélique) :

En mon affolement, pensais étant à bout,
Sur lui fermant les yeux, m'offrir au corps fortuit
Qui parodierait l'amant qui loin a fui...

Louis Garneray :

Mon texte, usurpateur ! Ce n'est plus Angélique !
Tu la rends trop charnelle or elle est romantique.
Recouvre tes pulsions du voile féminin
Des rimes pudiques de mes alexandrins.

Julien :

« La Chair même drapée sans ses mains est bien nue »,
Ne m'est pas apparue tout à fait ingénue...

Louis Garneray :

C'est la mutinerie ! Une révolte à bord ?
Si vous continuez à ouvrir des sabords
Vous allez noyer là nos âmes éplorées.
Pour plaire sans choquer, ma prose est colorée,
Établie pour clamer, sans flétrir nos geôliers,
Que des peines l'on doit alléger le collier.
Le Commandant Hudson aux hommes du Centaure
Offre ainsi l'occasion de fuir un temps leur laire.
Saisissons ce moment pour jouer poliment
Notre rôle édifiant qui le malheur dément :
Si la pièce débute avec un feu qui couve,
À la fin les amants séparés se retrouvent !
C'est un baume à verser très pur sur nos cœurs pleins
De trop d'acrimonie : las, dressons un tremplin
Vers d'autres émotions perçues libératrices.

Pierre :

D'Angélique aussitôt, je redeviens l'actrice.

Le Chœur des Raffalés :

Et la révolte, alors ? Mettons le feu à bord !

Louis Garneray :

Allez chez Gilhouët vous vêtir en pirates !
Pour aborder furieux dans le second des actes
Le vaisseau transportant Pierre sur l'océan,
De son Havre d'attache aux îles Caïmans.

Angélique :

« Qu'avait-il donc besoin d'aller encor' plus loin,
Pour éprouver nos cœurs, qu'un cap-hornier malouin ? »

Louis Garneray :

Te revoici fidèle au texte, féminine
À nouveau, mais hélas, en rimes masculines !
Se retournant vers les Raffalés :
Allez donc, vous autres, chercher chez Gilhouët
Un pantalon, un sabre en bois, un baudrier.

Le Chœur des Raffalés :

Et des bandeaux à l'œil et des jambes qui tonnent !
Pour ébranler là-haut la nef qu'on arraisonne.

Louis Garneray :

Flibustiers du théâtre, allez, disparaissez !
Du fond de cale enfin où vous vous prélassiez
Pour une scène ailleurs débarrassez les planches !

Le Chœur des Raffalés :

Il croit nous commander ! de sa voix forte et blanche,

Mais nous n'obéissons ici, décidément,
Seulement parce que l'ordre en vient d'un Serment.
*Les Raffalés quittent en maugréant le lieu où ils sont
encalminés pour la batterie n° 2...*

[Retour début](#)

Acte III, scène 4

Louis Garneray :

Après des Raffalés le tapageur départ,
Reprenons, voulez-vous, la pièce... quelque part...

Pierre réinvestit son rôle.

Angélique :

« Je n'ai pu retenir son image captive :
Elle revient parfois me visiter, furtive.
Tôt le temps a passé trois étés, trois automnes,
Trois hivers, trois printemps, entre tous monotones...
Et ma vue s'est brouillée de tant et tant de larmes
Que j'ai perdu l'espoir qui l'absence désarme.
Je reste seule assise au seuil d'un gouffre noir
Et je porte en mon cœur le sien au reposoir...
Me rendras-tu son corps, ô mer jalouse, avide ?
Ton étreinte toujours rira de mes mains vides...
Pour lui mes yeux étaient moins vastes que le bleu
Des mers. »

Louis Garneray :

Les mots sont forts : leur flot seul nous émeut.
Mais fais attention, dans ton élan tu sautes
De temps en temps des vers... de mâles rimes ôtes.

Angélique :

« Ses pensées sont rendues sans poids et sans limites...
De la mer infinie, il embrasse le mythe :
Sur l'onde inexplorée des océans d'azur,
Il oublie dans l'instant l'improbable futur ;
Il glisse sur les flots avec mélancolie
Y buvant les reflets de son âme abolie,
Car il m'a sacrifiée à l'empire des eaux,
À la vague écumeuse, au gréement des vaisseaux. »

Une voix :

De sa cabine en teck, le Comandant Hudson
Urgemment le rappel de son traducteur sonne !

Julien :

Pour nous faire endurer un peu mieux notre sort,
Le despote éclairé convie son « Translator ».

Louis Garneray :

Là-haut, les Raffalés ont dû faire un scandale.
Je monte !

S'adressant cette fois aux acteurs :

Répétez votre scène finale.

Julien et Pierre Chéri se retrouvent seuls.

Retour début

Acte III, scène 5

Pierre (Julien) :

« Angélique vos yeux ne reconnaissent plus
Celui que votre cœur avait jadis élu ?

Angélique :

Les larmes et le temps ont modifié ma vue :
Tant de songes ont mis en moi la flamme aiguë
D'illusoires retours que je redoute ici
L'unique apparition d'un spectre sans merci.

Pierre (Julien) :

Je ne sors du Shéol, mauvaise ombre ou fantôme,
Mais d'un navire à quai, vivant, « Coming back home! »
Touchez donc, s'il vous plaît, pour y croire mes mains
Et veuillez espérer qu'aujourd'hui et demain
S'embrasseront toujours. À vos pieds je me jette
Pour ne plus vous quitter : au joug de ma conquête
Je veux être enchaîné à vie. À terre enfin,
Qu'à jamais réunis s'embrassent nos destins !

Angélique :

Non, c'est moi qui me jette à vos pieds, humiliée
D'avoir douté de vous, des joies prédestinées.
Les deux amants se retrouvent agenouillés face à face.
Devant la nouveauté du sentiment, soudain
S'efface tout hier en un seul beau matin,

Où mon âme respire au pic de l'immanence... »
Toute disposée à... céder à vos instances...

Julien :

J'en ai le souffle... court...

Pierre Chéri :

Embrassons-nous pour voir

Si nous ne manquons pas à tous nos vieux devoirs.

Les deux amants s'embrassent sur la bouche!

[Retour début](#)

Acte III, scène 6

Surgissent les Raffalés ! de retour, habillés et grimés en terrifiants pirates, surprenant les amants enlacés.

Le Chœur des Raffalés :

« Oui, tous à l'abordage et pas de quartiers !
Faisons place nette de l'équipage entier.
Tumulte et mouvement, malheur, vice, épouvante
Font le charme inouï de nos vies trépidantes.
Avant d'être pendus nous dressons nos gibets
Par la liste du sang sur nos sabres courbés.
Nous sommes assoiffés comme autant de vampires,
Hisse et haut déployant sur les mers notre empire :
Notre pavillon noir aux trois ossements blancs
Est un sceptre obéi, tous les cœurs terrifiant.
Nous aimons le combat pour le combat lui-même,
La plaine sans sentiers brillant de mille gemmes...
Toujours avec gaîté savons boire et haïr.
Vous autres que la houle aurait fait défaillir
Au premier jour de mer, vous êtes les esclaves
D'une mollesse issue d'un vice sans entraves ;
Le nôtre le payons au juge avec raison
Au prix fort de hautes et courtes pendaisons.
Assumant dans le mal une rare droiture,
La corde au cou serrons sans esquiver l'injure. »

Un pirate (Jean-Bernard Gardin) :

Venez donc voir, damnés, ces deux tourtereaux là :
Une belle et un beau couverts de falbalas !

Julien :

Nous... nous répétions...

Le pirate (Jean-Bernard Gardin) :

Balivernes ! Maudits,
Il se fout de nous !

Julien :

Mais...

Le pirate (Jean-Bernard Gardin) :

Tu vas la fermer, dis !
Violons la pépée tandis que l'on égorge
Ce brin de moussaillon d'un trait de feu de forge !

Julien :

Pour elle, pitié ! Prenez-moi à sa place !

Le pirate (Jean-Bernard Gardin) :

On te l'a déjà dit comment cela se passe :
Nous te pénétrerons... mais à grands coups de fer.
Rassurez-vous ainsi : plus courte que l'enfer
Auquel nous nous vouons apparaîtra votre peine.
Laissez-nous maintenant nous délecter de haine !
*Les pirates, à moins que ce ne soient les Raffalés, se
rapprochent des amants, les encerclant peu à peu...
Pierre et Angélique, à moins que ce ne soient Julien et*

Pierre Chéri, se mettent à hurler de terreur! Jean-Bernard Gardin intervient pour les calmer :

Jean-Bernard Gardin :

Mes frères, nous jouons là trop parfaitement

Le rôle terrifiant de pirates déments.

Eux aussi, immergés dans le rôle d'une autre

Et d'un amant jaloux dans l'illusion se vautrent.

Mais revenez à vous ! Oh, pucelle et puceau !

Retrouvez tous les deux de vos sexes le sceau :

Pierre, tu es Julien, et Angélique Pierre !

Jean-Bernard Gardin écartant les poignards et les sabres menaçants :

Vos corps échapperont au choc de nos rapières.

Quel talent vous avez ! S'il savait, Garneray...

Quand on parle du loup, le voici qui paraît !

[Retour début](#)

Acte IV, scène 1

Retour de Garneray, effondré...

Jean-Bernard Gardin :

Qu'y a-t-il, Garneray ? Vous avez l'air défait...

Louis Garneray :

Laissez-moi respirer... pour en venir aux faits.

Jean-Bernard Gardin :

Respirez, respirez, roué metteur en scène ;
Reprenez sur vous-même une maîtrise saine.

Louis Garneray :

Mon propos soufflera comme un coup de tabac,
Et d'un nouveau combat sonne le branle-bas.

Jean-Bernard Gardin :

Une vague inquiétude en nous vos mots suscitent ;
Pour mieux nous effrayer, soyez plus explicite !

Louis Garneray :

J'y viens, j'y viens, voici : le spectacle est fichu,
L'évasion compromise et le sort sans issu.

Julien :

Contrariant le livret dont nous faisons les gammes,
Quel subit changement, quel accablant programme,
Venez-vous annoncer ?

Louis Garneray :

Je n'ai là prononcé
De l'affaire un seul mot que l'alarme est complète
De vos cœurs à vos yeux vers les miens qu'ils reflètent.
Nous sommes tous maudits dans un commun tourment
Que l'on ajoute encore à nos commandements :
Voyez par quelle loi nouvelle et démoniaque
On veut nous attacher à l'immonde cloaque :
De nos pontons jamais nous nous échapperons
À moins que de laisser ici deux chaperons
Payer à la place du prisonnier en fuite.

Jean-Bernard Gardin :

À quoi une évasion donnerait-elle suite ?
Explicitez, mon vieux...

Julien :

Expliquez un peu mieux !

Louis Garneray :

Il faut entendre que pour un seul qui s'évade
Deux qui restent payent au gibet la bravade.
Le décret est venu des crânes inhumains
Des membres du Conseil de la Régence aux mains
Des commandants de bord : la brûlante ordonnance
Devant être traduite aussitôt sans nuance

Et par voie d'affichage être connue de nous.
Nos bourreaux devant eux nous veulent à genoux.
Je m'y refuse alors et de rage je brise
La plume qui aurait pu tracer par méprise
Le fatidique arrêt !

Jean-Bernard Gardin :

Dès qu'un danger paraît,
Dans la pensée d'Albion la menace est honnie
Et sitôt jugulée avec nos droits qu'on nie.
L'Anglais est fanatique, aveugle au sentiment.

Louis Garneray :

Le Commandant Hudson m'assura fermement
Qu'il n'appliquerait pas une telle ordonnance ;
Qu'aucun des prisonniers là sous sa surveillance
Ne subirait la mort ; et qu'en un pareil cas,
Il démissionnerait.

Jean-Bernard Gardin :

Ce qu'il vous répliqua
N'a aucune importance au regard de la Lettre.
Pour ou contre un décret qu'il se doit de transmettre,
Son honneur rien ne change à ce que la loi dit.
Mais un autre que lui appliquera l'édit.
On le remplacera s'il se démet du rôle
Et l'habit de bourreau trouvera ses épaules.

Pierre Chéri :

C'est un impératif des captifs de s'enfuir
Comme il l'en est aussi d'amoureux de s'unir.

Me revoilà bien seul avec mes seules larmes,
Car, enfin, je ne puis à deux compagnons d'armes
Enlever la vie pour...
Pierre se met à pleurer sans pouvoir achever...

Julien :

Le réconfortant en l'entourant de ses bras :
... vivre le grand Amour ?

Louis Garneray :

Attendez, attendez, j'entrevois un recours.
Laissez-moi retourner là-haut dans sa cabine
Entretenir Hudson d'une habile combine.
*Sans en dire davantage, Garneray se retire, trop pressé de
régler l'affaire qu'il conçoit.*

Retour début

Acte IV, scène 2

Jean-Bernard Gardin :

Le saltimbanque croit sa comédie possible
Tandis que du destin la chaîne inamovible
S'alourdit toujours plus. Prisonniers du récif
Comme autant de coraux nous resterons captifs...
Préparons-nous ici à mourir tous ensemble.
Je trouve que Chéri en tout point nous ressemble
Maintenant qu'il ne peut plus s'évader tout seul,
La liberté coûtant le prix de deux linceuls.

Se tournant vers Pierre :

Il n'y aura, Chéri, pour toi pas de prodige...

Pierre Chéri :

Arrêtez la leçon : j'en suis conscient, vous dis-je !

Julien :

Ne vous résignez pas ! Crois-en lui, Jean-Bernard :
Garneray est rusé comme un vieux renard.
Il trouvera moyen ici et là de faire
Jouer sa partition devant nos commissaires...

Jean-Bernard Gardin :

L'enjeu s'est déplacé : que nous importe-t-il
De rester les acteurs d'un montage subtil
Si l'évasion d'un seul, de deux cause la perte ?

Julien :

Mais j'entendais aussi que sa parole experte
Sauvât et la pièce et l'otage du péril.

Jean-Bernard Gardin :

Garneray est sorcier en plus d'être un goupil ?
La force des fictions brouille tous tes repères :
Des fantasmagories Garneray est le père.
Mais à l'écho du sort des futurs condamnés,
Revois les attendus du plan dont ils sont nés,
Car il n'est plus permis, sans leur ôter la vie,
De s'évader d'ici.

Pierre Chéri :

Quant à l'avoir suivie,
L'idée de Garneray ne peut plus aboutir...
Est déçu tout espoir de quitter Aboukir.

Julien :

Ce qu'évoque Pierre est d'une haute importance
Au sujet des pontons. Par notre incompetence,
Plutôt que de céder à l'ennemi nos nefes,
Nous eussions dû tenir l'ordre des anciens chefs
De saborder la flotte ! Avec cet esprit rogue
Nous évitions alors que nos vaisseaux ne voguent
Ensuite contre nous ou qu'ils servent encor'
De Bastille immobile au sinistre décor.

Jean-Bernard Gardin :

Il est certain, Julien, que de telles épaves
Ne fendent plus les eaux de leurs belles étraves
Mais font loge aux poissons...

Pierre Chéri :

Et non plus aux marins.

Julien :

Mais oui ! nous le tenons notre but souverain.
Nous allons vite écrire une suite à l'histoire :
Écoutez-moi lancer l'idée attentatoire
À la suprématie navale des pontons !
De nos prisons l'assise aussitôt sabotons
En brûlant le plancher de l'infâme théâtre ;
Des souffrances subies, qu'il soit un immense âtre
Où nous mettons le feu !

Les Raffalés :

Que dis-tu ? Que veux-tu ?

Julien :

Je découvre atterré que les faits sont têtus :
Malgré sa bienveillance Hudson le gentleman
Est vaincu par la loi qui nous rend pyromanes.
Je déclare insoumis chacun des prisonniers ;
Qu'il n'y a plus moyen pour eux de nous renier ;
Que face à l'oppression la révolte est venue !
Forçant la répression nous vaincrons à mains nues,
À coups de poings, dans les flammes, à coups de pieds,
Les gardes devenus pour l'occasion pompiers,

Leurs armes délaissées pour un vain sauvetage.
Par l'audace et le feu nous prendrons l'avantage,
Précipitant dans la mêlée tous les civils,
Nos geôliers ne pouvant user de leurs fusils !
Consignés dans nos ponts craignons l'incendie,
Mais la pièce en plein air offre la garantie
D'un brasier au feu duquel nous échappons ;
Au pire irions à l'eau quand flamme irait au pont.
Les marins confondus dans la même révolte
Comprendront qu'il n'y a de tri dans la récolte
Qu'entre de « bons » anglais et de « méchants » français ;
Que ceux qui survivraient connaîtraient le décès,
Fusillés sans procès pour la mutinerie
Par nos soins déclenchée ; que la plaisanterie
Est bien finie ; qu'il faut prendre parti pour nous,
Et périr avec nous ou s'enfuir grâce à nous.
Mais j'y pense, Pierre, ou plutôt Angélique,
Pauvre jolie Lady gagnée par la panique
Qui s'est jetée à l'eau, tu seras repêché(e)
Par le premier esquif qui t'aura approché(e).
Attendant les secours, en guise de bouée,
Tu peux aussi compter sous ta robe nouée
Sur l'armature en bois du vieux vertugadin.

Pierre Chéri :

Je sais très bien nager ! Je crains seul un gadin
Perché sur ces talons qui à chaque pas tremblent.
Je suis heureux de voir que l'on s'évade ensemble.

Jean-Bernard Gardin :

Se tournant vers Julien :

Et maintenant, très cher, qui va mettre le feu ?

Julien :

En posant la question, tu te nommais un peu !

Jean-Bernard Gardin :

Ce sera le signal de la mutinerie

Quand hurlera le feu aux flancs des batteries.

Je resterai ici quand vous irez là-haut

Jouer la comédie. Aux trois ponts du bateau,

Très méthodiquement, je répandrai la flamme

Qui galvanisera, et nos corps, et nos âmes !

[Retour début](#)

Acte IV, scène 3

Retour de Garneray, triomphant...

Louis Garneray :

Le Ciel nous a bénis : Hudson est attendri.
Pour tout vous avouer, de joie j'ai même ri ;
Comme ça, devant lui, oubliant notre peine,
Défoulant mes humeurs par la joie non la haine.
Quelle bénédiction d'avoir touché un chef
Dont une fois encor' l'âme a pris le relief
Du plus éclatant bien ; je puis l'appeler maître
Sans me sentir aux yeux des hommes comme un traître.
Hormis la liberté, il nous a tout offert,
Améliorant pour tous le gîte et le couvert.
Des marchands de Portsmouth il contrôle les vivres ;
Aux plus indéliçats des blâmes il délivre,
Nous préservant ainsi des mauvais fournisseurs.
Les patates n'ont plus de la gale noirceur ;
Le haddock est ad hoc, la pourriture absente
Du ravitaillement, la qualité patente ;
Correcte est la portion, bonne la salaison.
Il aurait mon respect pour ces seules raisons...

Julien :

À tous ces aliments ne sommes pas sensibles.
Apprenez à mieux ajuster votre cible !
Auriez-vous oublié qu'avant d'y mettre fin
Les Raffalés faisaient la grève de la faim ?

Louis Garneray :

Sur ses propres deniers il traite nos malades,
Le Coroner venant dans la place en balade.
Rappelez-vous comment on les a expédiés
Au mouiroir du Pégase en aval sine die
Tous nos beaux infectieux qui jamais ne revinrent...
Le ponton hôpital, en horreur tous le tinrent !
Qu'ils soient très endurcis ou qu'ils soient émotifs,
Jusqu'à ce que Hudson en chasse le motif.
De nos gardiens enfin, despotes par le titre,
Entre eux et nous il est le généreux arbitre.
Et le pain, oui le pain, aujourd'hui il est blanc !
Ne vous souvenez point comme il était avant ?

Julien :

On vous l'a déjà dit que le jeûne cessâmes
Pour obtenir le droit de jouer votre drame ;
Aucune farine ensorcelle nos espoirs :
Que nous importe à nous qu'il soit blanc, qu'il soit noir !

Louis Garneray :

Aujourd'hui il est blanc, offert par les Ladies
Qui vont monter à bord : à qui je veux qu'on dise
Les plus beaux vers d'amour. Chéri et Julien,
Il faut les émouvoir et tisser le lien

Qui verra les maris obéir à leurs femmes
Lorsqu'elles parleront des grands maux de nos âmes.
Et c'est pourquoi l'enjeu du spectacle en ce jour
Est en tout point crucial. Dans ce lieu de séjour
Inconfortable et laid, sa laideur doit paraître
En contraste total face aux dons de nos êtres ;
Les Ladies concevront que l'Idéal d'Hudson
Porte en lui la réforme inespérée...

Julien :

Hudson !...

De la poudre aux yeux ! Que peut-il pour nous autres ?
Un seul vœu : liberté ! Qu'il nous affrète un cotre,
Vers la France carguons les voiles du retour...

Louis Garneray :

Pour une évasion, acceptons le détour
Par la ruse de l'art. Et offrons à Pierre
La sienne en premier. Voyez la manière
Par laquelle j'obtins de notre Commandant
Le sursis désiré. Le voici concédant
Que l'on peut ajourner la maudite ordonnance
De trois ou quatre jours, laissant pouvoir aux stances
D'agir comme prévu sur tous les spectateurs,
Tirant Chéri du bord sans que meurt un acteur.
Le décret suspendu ne pourra à sa lettre
Attacher un pendu. Chéri peut se permettre
En épargnant nos vies une belle évasion.

Jean-Bernard Gardin :

Garneray, inédite est votre conclusion...

Se tournant vers les Raffalés :

Raffalés ! Devons-nous aussi nous y résoudre ?
Et pour un seul Hudson tous les Anglais absoudre ?
Après tout nous avons d'un seul juré la mort.

Julien :

Garneray, à nouveau, a renversé le sort !

[Retour début](#)

Acte IV, scène 4

Louis Garneray :

Acteurs, l'heure a sonné ! Avancez des coulisses
Vers la scène apprêtée pour votre entrée en lice !
Ramassez donc vos corps et vos sabres de bois.

Et pour l'accoutrement pris d'un homme de loi ?
*demande un Raffalé en désignant la lourde pelisse
de l'inventaire de la malle.*
Celui-ci est très beau bordé de blanche hermine...

Louis Garneray :

Voyons, voyons, à quoi déjà je le destine ?
C'est sans nécessité : il va faire très chaud
Sur le pont au soleil là-haut sur les tréteaux.
*D'un geste dédaigneux, le Raffalé abandonne le manteau,
le laissant choir sur le tillac.*
Dépêchez-vous, venez, capricieux artistes !
Tout le bord vous attends : Allez vous mettre en piste !...
Les Raffalés quittent la cale les uns après les autres...
Garneray supervise la manœuvre :
L'un de vous traîne au fond... Capitaine Gardin ?...

Jean-Bernard Gardin :

Je ne me sens pas bien...

Julien :

Inquiet et moqueur à la fois.

N'es-tu plus un gredin ?

Jean-Bernard Gardin

À l'adresse de Garneray :

Dès que j'irai mieux, je vous rejoins sur scène.

Puis à Julien :

De l'huile !... Apporte-m'en pour jouir en phalène

D'une lueur qui brûle...

Mais Gardin s'interrompt... pour reprendre sur un tout autre ton :

Une sécurité

Pour vaincre les démons de notre obscurité.

Garneray aide Angélique à franchir le seuil du faux-pont, par où sont déjà sortis les Raffalés... Seul Julien reste encore au chevet de Jean-Bernard :

Julien, crois-moi, pour vrai, ce n'est pas des salades !

Je me sens affaibli, je vais tomber malade...

Rassuré puis inquiet différemment, Julien prend congés, marchant à reculons vers la sortie... sort... puis revient, une lampe allumée à la main, qu'il abandonne à son récipiendaire...

Retour début

Acte V, scène 1

Jean-Bernard Gardin :

Enfin seul !

Ô flamme inexorable, ô lumière indocile,
Toi qui vas dévorant ton propre domicile
S'il n'est d'argile cuite ou de métal forgé,
Tu prêterais ton feu au plan des insurgés
Si je te renversais... Une simple chandelle
Trouve un vil combustible et le monde chancelle...
Une simple bougie glisse de son support
Et la flotte alignée brûle dans tout le port...
Seules, l'eau et les mers ton appétit retiennent :
Tu irais de Portsmouth aux colonies indiennes
Si Dieu n'avait dressé devant toi l'Océan.
Je te contemple ici assis sur mon séant...
Il me faut décider car la force me manque...
Dois-je te libérer ? Te trouver une planque ?
Il n'existe aucun lieu où je peux te ranger ;
On te souffle, on te mouche et l'on n'est point vengé.
Que je te chasse ou bien que je te garde intacte,
J'ai pour me décider encor' jusqu'à l'entracte...
Me brûle mon esprit comme ton feu nous mord !
Est-ce fièvre à mon front ou déjà le remords ?
Or qu'en pensait Julien en quittant notre cale ?
Est-ce bien aujourd'hui l'ultime et folle escale
Qu'il appelait furieux, sérieux, de tous ses vœux ?
Mais ferai-je, Julien, le geste que tu veux ?

Il n'a pas dit un mot !... Qu'exprimait son silence ?
Vain encouragement ou faible réticence ?
Approbation de quoi ? Réprobation de quoi ?
Sur nos vraies intentions il est demeuré coi.
Il eût interrogé, s'il avait eu un doute,
Ma détermination à mettre un feu aux soutes.
Voulait-il que je fusse au départ d'un foyer,
D'un naufrage où j'allais en damné me noyer ?
Il n'a pu me choisir que pour que je renonce,
Parce qu'en rien j'allais céder à la semonce.
J'ai pourtant pris du feu et me suis isolé...
Pensait-il que je dusse, affaibli, m'immoler,
Allumant l'incendie aux dépens de ma vie ?
Quand bien même eût été grave ma maladie,
Tout homme garde espoir de guérir un beau jour...
Tu n'es pas de l'enfer, ô flamme, le séjour :
Tu es par trop riante, ardente et rayonnante
Pour être l'égérie des proies de l'épouvante.
Flamme, je ne veux pas que tu sois l'instrument
De notre vengeance, de notre plan dément.
Reste fragile ici... et là... pour moi qui souffre ;
*La flamme s'anime, chavirant, tantôt à droite, tantôt à
gauche, à l'approche de la main du Raffalé...*
Réchauffe mes espoirs et aveugle mes gouffres...
Tu trembles, toi aussi ? Tu vacilles encor
À l'appel du brasier ? Ne mange pas nos corps,
Veux-tu ? Mais rends mon cœur, au sein de ton étreinte,
D'un élan vigoureux, d'une émotion non feinte,
Plus grand, plus fort, meilleur, s'il est fait pour l'amour.
Ô flamme, embrase-le, comme l'or pur au four.
Doucement, doucement, car sur moi tu l'emportes :

Protège un peu ce cœur lorsque tu le transportes !
Dis-moi ton autre nom ? Portant joie ou malheur,
Désastre ou pur éclair, désir ou bien chaleur,
Ou brûlure ou clarté, mais qui es-tu, ô flamme ?
Ne t'appellerais-tu pas éternelle femme !
Oui, je t'ai retrouvée, je sais que tu es là ;
Je t'éprouve à nouveau, près de moi : Pamela !

[Retour début](#)

Acte V, scène 2

Jean-Bernard Gardin :

Vers les Marches du Nord, dans le Northumberland,
Au dessus de Durham, où s'étendent les landes
Jusqu'aux pieds des Cheviot : au-delà c'est l'Écosse...
Je fus au Parol[e]town d'Ingoldfield The Oldcross
L'hôte d'une famille admirable et fervente.
Du seul fils aux trois sœurs, du père à la servante,
Tous débordaient de vie, irradiant la joie...
Des filles Openseal, belles et blanches oies,
L'aînée, surtout, plaisait à son « vieux Capitaine »,
Dans son cœur effaçant de l'ennemi la haine...
Ma jument alezane, en Espagne placée,
Bien curieusement, lui ressemblait, racée,
Ayant le même nom et la crinière rousse,
La cambrure élégante et cette chaleur douce,
Apaisante et têtue des bêtes sensuelles ;
Mais ce qui confirmait la ressemblance entre elles,
C'était leur croupe altière, ample et majestueuse,
Lointaine et à portée, distante et prometteuse...
Ah ! quand j'y pense encor' ! Bien malgré moi, je bande !
Lors d'une promenade ensemble dans la lande,
Sous ma culotte en peau se redressa mon sexe !
Plus d'une fois je dus de mes deux mains convexes
Ou d'un bicorné ourlé le soustraire à sa vue.
Ainsi torturantes étaient nos entrevues :
L'attrance et la peine emportaient auprès d'elle

Mon corps et mon esprit en un vol d'hirondelles
Désunies ! La douleur, dans le désir croissante,
Ensuite m'infligeait l'assistance humiliante
De la masturbation : revenu dans ma turne,
Pressé contre moi seul, je m'y vidais les burnes !
Héroïque à Fuentes, des carrés britanniques
J'avais bien enduré le feu roulant technique
Décimant tous nos rangs, jusqu'à cet accostage
Où nous le devons rompre en un dur sabotage !
Mais avec Pamela, il n'était pas d'usage
D'emporter le morceau avant le mariage...
Je l'avais dans la peau, mais ne trouvais la sienne !
Je croyais très naïf ces choses là anciennes :
Et me voici ému comme en cette journée
Où je croisai ses yeux, sa taille enrubannée,
Le galbe de ses seins révélé sous le tulle,
Pour la première fois en pleine canicule,
Son éventail battant comme mon cœur panique...
Lorsqu'enfin j'entrevis son cul pharaonique,
Sa candide grandeur éclaboussa mon âme !
Mais jamais de son corps ne trouvais le sésame...
Pamela s'enticha de notre belle langue,
Laisant son professeur de ses leçons exsangue :
De la prononciation elle osa le supplice
Et prolongea chez moi ses progrès en sévices
De longs mois... Survécus-je à l'idée de la prendre
Pour élève autrement ? Elle voulait apprendre
La langue jusqu'au bout... Quand nous nous
embrassâmes...
Mais ce fut l'exercice ultime corps et âme.
Je devais du Judas en beaux jupons connaître

La pire trahison qui pût blesser mon être :
Pamela me livra, dévoilant la cachette
Qu'elle et moi par serment tenions pour secrète,
Et où nous devions nous voir le soir en lice,
Quand à sa place vint du district la milice !
Je fus pris hors du champ prescrit des promenades,
Malmené, bastonné, redoutant l'estocade...
Au final, exilé, j'échouais aux pontons !

[Retour début](#)

Acte V, scène 3

Jean-Bernard Gardin :

J'ai beau le moduler ce soir sur tous les tons,
Ému, vaincu, rétif, lyrique, imprécatoire,
Dans les moindre détails revisiter l'histoire,
Même pour des regrets, c'est sans retour... Trop tard !
Ah ! je me sens partir... Si las, si...

Pamela :

Jean-Bernard ?

Une jeune femme copieuse est apparue sur le seuil du faux-pont.

Êtes-vous en ce lieu, que des jeux d'ombres zèbrent ?

Elle s'avance...

Y a-t-il, ici-bas, quelqu'un dans ces ténèbres ?...

Et découvre incrédule son amant avachi.

Est-ce vous, affalé, Capitaine Gardin ?

Profitant de l'entraict [e], j'ai quitté les gradins

Pour descendre escortée jusqu'à vous dans la cale.

Un garde a accepté une démarche égale

À la somme versée pour me conduire à vous.

Jean-Bernard Gardin :

Ah ! si je m'attendais à un tel rendez-vous !

À retrouver soudain mon ancienne compagne...

Pamela :

Malgré tout ce que l'on raconte sur les bagnes,
Je n'imaginai pas ici pareil accueil...
Mon ami, il vous manque une jambe et un œil !

Jean-Bernard Gardin :

Rassurez-vous, Lady, le bandeau est postiche
Et le membre n'est pas coupé à l'hémistiche :
Ce n'est qu'un vieux pilon vulgaire en bois lié
Au genou sous lequel le reste est replié.
Voyez !
Il déploie... son membre entier !

Pamela :

Oh ! j'aime bien plutôt cette hypothèse
À celle appareillée d'une affreuse prothèse.
Mais je vous eusse aimé malgré le handicap :
Oui, déjà, notre amour a franchi bien des caps.

Jean-Bernard Gardin :

Vos progrès en français m'apparaissent... énormes !

Pamela :

J'ai de cette matière entretenu les formes
Pour dans l'adversité rester proche de vous.

Jean-Bernard Gardin :

À vous redécouvrir, je suis au garde-à-vous !
Jean-Bernard Gardin fait mine de se redresser...

Pamela :

Non, gardez le repos : tout mouvement opprime !
Fi des conventions, c'est la santé qui prime.

Jean-Bernard Gardin :

Oui, vous avez raison, il est certains élans
Contraire à vos bons soins...

Pamela :

Mais quels sont ces relents ?
Oh, my god !

Jean-Bernard Gardin :

En dessous s'écoule la sentine.

Pamela :

Qu'est-ce donc ?

Jean-Bernard Gardin :

Il s'agit d'un terme de marine,
Chère élève, indiquant les eaux usées du bord...

Pamela :

Mais c'est nauséabond !

Jean-Bernard Gardin :

Un avant goût de mort...
Ma corde est élimée... C'est la vie qui s'éloigne...

Pamela :

Non, non, revenez-moi, Très cher, que je vous soigne.

Jean-Bernard Gardin :

Pas ainsi, Pamela !

Pamela venait d'approcher ses lèvres des siennes...

Pamela :

Gagnons un même port

Pour ensemble guérir.

Jean-Bernard Gardin :

Non, non, plus de transports !

Pamela :

Mais il faudra que l'on vous évacue d'ici.

Jean-Bernard Gardin :

Mon Dieu, je suis vaincu et à votre merci.

Pamela :

Je suis débordante de votre gratitude.

J'avais craint un moment devant votre attitude

Un reproche, un refus, un rejet, un dégoût ?

Jean-Bernard Gardin :

Comment cela ?

Pamela :

Mon Dieu ! C'est cette odeur d'égout,

Repoussante, éprouvante, infecte qui me cabre.

Je voudrai vous revoir, sain, loin du lieu macabre.
Pardonnez, je vous prie, ma spontanéité,
Mais la vue de vos plaies, cette réalité,
Pamela désigne le lieu sordide alentour...
Le poids de l'oppression ont révulsé mon âme.

Jean-Bernard Gardin :

Sachez qu'à votre place aussi, j'aurais, Madame,
Défailli...

Pamela :

Jean-Bernard ! Vous... vous tournez de l'œil ?!
Retrouvez vos esprits !...
Elle le sollicite en le secouant légèrement.

Jean-Bernard Gardin :

Qu'on prépare un cercueil...

Pamela :

Mes sels, où sont mes sels ?... Respirez cet effluve...
*Elle a tiré d'entre ses seins une petite fiole qu'elle ouvre
sous son nez...*
Mon Dieu, mon Dieu ! Il part ! De l'air dans cette étuve !
Elle se lève et se dirige vers la porte...
Garde !... Soldier !... Your help !... Le lâche est reparti...
Se parlant à elle-même :
Attendons les tenants du contrat impari.

Jean-Bernard Gardin :

Pa... Pamela... Venez...

Pamela :

Ô mon amour, j'arrive !...

Elle court et se penche sur lui.

Jean-Bernard Gardin :

M'accorderiez-vous... Oh !...

Pamela :

Qu'en rien je ne vous prive,

Dites !

Jean-Bernard Gardin :

Me feriez-vous... Uh !... une gâterie ?

Pamela :

What is that ?

Jean-Bernard Gardin :

Le vrai mot ici est fellation.

Pamela :

What else ?

Jean-Bernard Gardin :

Est en cause, non votre abnégation,

Mais mon enseignement : dans son vocabulaire,

Il fallait intégrer des mots élémentaires.

Pamela :

Comme fel-la-ti-on ?

Jean-Bernard Gardin :

Avec application, comme dans votre bouche

La chose est admirable... et droit au cœur me touche !

Pamela lui fait inhaler, plus amplement, le contenu de la fiole... Le Capitaine Gardin expire doucement... Après un moment d'interrogation... Pamela étreint son corps inerte.

[Retour début](#)

Acte V, scène 4

Pamela :

Capitaine Gardin, il faut me pardonner :
Je devais sans avis seule tout ordonner.
Oui, de ceux de ma race avoue la perfidie...
Je la partage un peu dans cette comédie.
À Ingoldfield, déjà, je vous abandonnais
Aux mains de l'ennemi ; mais le choix je n'avais
Qu'entre la délation ou qu'un jaloux vous tue.
Par votre arrestation je suis encore émue...
Mais vous restait la vie au moins même en prison.
Cela ressemblait trop à de la trahison
Pour que vous me jugiez, à tort, sans vous méprendre
Sur mes intentions. Mais il vous faut comprendre :
Je prévenais alors les soldats du district
Pour vous éviter là un sort autrement strict [sic].
Le jour fatal, mon frère, irrité, dur, m'apprend,
– j'ai déjà mon manteau –, qu'il sait où je me rends ;
Que son ami Stillmak, envieux à l'évidence,
La veille avait surpris, – l'espion ! –, nos confidences ;
Qu'il me devance au lieu de notre rendez-vous
Pour vous assassiner. Par les champs vient à vous !...
Ne puis venir à temps. Vous envoie par la route
À cheval les soldats !... dont l'arrivée dérouta
Vos projets et la joie que vous aviez enfin
À me voir reposer tout contre votre sein.
Ô combien j'en restais contrite et malheureuse,

Sanglotant nuit et jour sur mon action fâcheuse :
Aux pontons là au moins, me rassurais-je un peu,
Howard Stillmak ne peut mettre fin à l'enjeu :
Je vous aime, il le sait, mais avec insistance
Et l'appui de mon frère affiche une assurance
Étonnante, écœurante, et blessant mon serment
De vous garder à vie pour mon unique amant.
Vos lettres sont volées à sa destinatrice...
Or, quelques mois plus tard, implacable justice,
Aura eu raison d'eux, chez nous, le choléra.
Seul « mon vieux Capitaine » un jour m'épousera !

[Retour début](#)

Acte V, scène 5

Le Coroner :

Good evening, Lady !

Un homme grand et maigre, habillé de noir et la tête couverte d'un chapeau haut de forme, fait son apparition... spectrale!

Pamela :

Oups !... You have frightened me. I though... I saw... the Devil.

Le Coroner :

Not, not... I'm the Coroner of the city of Portsmouth...

All my apologies : I'm late... I have been kept on the deck for an incredible autopsy.

Pamela :

Oh, indeed ?

Le Coroner :

Jetant un coup d'œil circulaire.

Are you alone ?

Puis ôtant son haut de forme pour en tirer une carte à jouer.

I have to make sure your identity. Have you got the playing card ?

Pamela :

Not in its integrity : one a half, a Queen of spade cut by the middle.

Le Coroner :

Il se rapproche, enroulant son bras de façon théâtrale au-dessus de sa tête, pour présenter à son vis-à-vis au bout de ses longs et maigres doigts une carte en biseau...

À la découpe de laquelle Pamela s'empresse d'adjoindre la partie manquante qu'elle possède.

Well done !

Pamela :

Now, Doctor, may I trouble you to show...

Le Coroner :

... the cadaver ?

Pamela :

He's alive, isn't he ?

Le Coroner :

Il se penche sur le corps du Capitaine Gardin...

Did he breathe the phial we gave you ?

Pamela :

Lui montrant le flacon.

The flask is empty... Was it enough ? too much ? He was exhausted when I met him. Is my lover still alive ? Is the poison so violent ?...

Le Coroner :

Don't worry : a powerful soporific, not a poison ; some curare really into, indeed !

Après lui avoir soulevé les paupières :

Wonderful : the cataleptic effect is going on.

Le Coroner sort de sa poche des onguents et commence à en badigeonner le visage du « cadavre », puis ses bras.

All the scars of death... Rot is coming soon in his case...

Pamela :

What a joke !

Le Coroner :

Invitant Pamela à se rapprocher.

Let's have a look...

Pamela :

Horrific!

Le Coroner :

Fantastic !

Pamela :

What are we waiting for ?

Le Coroner :

The coffin... We are waiting for the coffin. The one I had has been given to another unforeseen dead.

Pamela, incrédule, ouvre de grands yeux.

I explain : I was just in front of the stage, sitting between the Lieutenant Erskine and Lord Byron. One of the actors was

glancing at me... Brighten glances !... Not at me, quite obviously... but at the Lieutenant Erskin !... What's about that ?... Finally, at the end of the last act, on the stage, the two actors fell out!

Pamela :
Really ?

Le Coroner :
At the theatre, we can't say... In the story, – but I don't well understand French –, they were lovers and they met again each other at this time after long years of expectations and sea wanderings... The sailor, iron man on wooden ships, has coming back at « Le Havre ». He found his love at home, bent over falling at her feet, stroking her knees, undressed her legs, showing us splendid silk stockings, and pulled a dagger from her garter !... And then looked hard at... Erskin ! The young lady, hopeless and furious, caught hold of the weapon of the untrue lover, and struck her heart with it ! Four hands have driven the bloody dagger !

Pamela :
What a spectacle !

Le Coroner :
The white dress was red, now. All the spectators were shocked. And the lover was too.

Pamela :
This really happened, or not ?

Le Coroner :

« All the word a stage and everybody many players », has said the great Will.

Pamela :

The play was not « The taming of the shrew », wasn't it ?

Le Coroner :

What a taming, indeed !

Pamela :

A blunder ? a murder ?

Le Coroner :

Not sure... A suicide, perhaps...

Pamela :

In the hulks, prisoners are hopeless...

Le Coroner :

Just listen to the end of the story: when the actress fell down, the Lieutenant Hudson stood up ! He struck in his hands, looking around, inviting us to congratulate the actors. Then, all of us stood up and applauded ! A triumph !

Pamela :

Really ?

Le Coroner :

Hudson showed me the way to follow him to the backstage at the forecandle of the hulk. There, I saw the self victim and

her lover, kneeled and crying. The pirates were surrounding us but a voice enjoined them to go back to the stage : « The show must go on ! », enjoined the voice of the playwright. « The show must go on ! », repeated the actors. The pirates flew away in alarm !... The victim was still a cadaver ! It was too late for... him ? I explain : the blood had flowed from her breast and softened her flesh: her boobs were filed with cotton ! Astonishment ! I have to understand this incredible collapse. I decided to verify the sexual identity of this freaky beauty. I lifted up her dress and saw she had... bollocks !

Pamela :
Bollocks ?

Le Coroner :
Oups ! Sorry. Never mind the bollocks : it's a technical term of our medical vocabulary.

Pamela :
Like « fellation » ?

Le Coroner :
I do not know about this one. Nevertheless, the actress was a boy !

Pamela :
A boy, indeed ?

Le Coroner :

A young sensual boy... I propose to bury him (or her) in the graveyard in the Middlesex where is sleeping Chevalier d'Éon!

Pamela :

What about my Captain ?

Le Coroner :

His trip will be shortest. Be reassured, all is all right.

We received the down payment and his translation is...

On frappe à la porte du faux-pont !

Retour début

Acte V, scène 6

Le Coroner :

At last ! The undertakers and the coffin...

Trois porteurs de bière font leur entrée. Le Coroner leur désigne le corps du Capitaine :

This one...

Le chef des croquemorts :

Oh ! yes, Sir.

Les croquemorts installent Jean-Bernard Gardin dans son cercueil, mais tiquent ensuite lorsqu'il s'agit d'en fermer le couvercle.

We can't close the coffin... A... a pal... a... arise...

Le Coroner :

Never mind ! Keep the coffin open. Sailors will be witness of the parade of the dead.

Le chef des croquemorts

ordonne le portage :

Ready?... Steady!... Go!...

Pamela :

Oh, il porte beau !

Le Coroner :

Be careful. The dead is alive !

*Tous sortent et, le dernier, avant de se retirer, le Coroner
salue la scène et le public de son haut de forme...*

The end

[Retour début](#)